

*n<sup>o</sup> 11 360.* LE  
**FARCEUR DE SOCIÉTÉ,**

OU

**LES SUITES D'UNE PARADE,**

PIÈCE EN DEUX ACTES, MÉLÉE DE COUPLETS,

**PAR MM. ROCHEFORT ET HYPOLITE.**

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre  
des Variétés, le 24 Juillet 1828.



**Paris.**

**CHEZ J.-N. BARBA, ÉDITEUR,**

COUR DES FONTAINES, N<sup>o</sup> 7;

ET AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRE,

PALAIS-ROYAL, RUE ST.-HONORÉ, N<sup>o</sup> 210,

PRÈS LE THÉÂTRE FRANÇAIS.

— 000 —

**1828.**

129489-B  
Digitized by Google

PERSONNAGES.

ACTEURS.

DESIRÉ GIRODIER, plaisant de société.....	M. CLÉMENT.
M. BARDOU, marchand épicier. ....	M. CAZOT.
ANATOLE d'ARTIGAU, premier clerc d'huissier.....	M. LHÉRIE.
M <sup>me</sup> BARDOU, épicière.....	M <sup>me</sup> FERVILLE.
VÉRONIQUE, sa nièce.....	M <sup>lle</sup> AUGUSTINE.
M <sup>me</sup> COURTOIS, femme du commissaire.....	M <sup>lle</sup> FÉLICIE.
BEAULARD, portier du commissaire.	M. BRUNET.
JEAN HIROUX, mouleur en plâtre..	M. VERNET.
Un PIÉMONTAIS, conduisant un ours.....	M. ALPHONSE.
MARGUERITE, domestique de madame Bardou.....	M <sup>lle</sup> DELVIL.
M. POIRÉ!.....	M. GEORGE.
Personnes invitées à la société.	
Gens du Peuple.	

*La Scène se passe au premier acte, chez M. Bardou; et au second, dans le bureau du commissaire.*

Imprimerie de L. -É. HERHAN, rue Trainée-St.Eustache, n. 15,  
BREVETÉ DE S. A. R. Mgr. LE DUC DE BERRY.

LE

# FARCEUR DE SOCIÉTÉ,

OU

LES SUITES D'UNE PARADE,

PIÈCE EN DEUX ACTES, MÉLÉE DE COUPLETS.

## ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente l'intérieur d'une chambre à coucher métamorphosée en salon pour une fête; une alcove dans le fond, et deux cabinets.*

*(Au lever du rideau, Véronique et Marguerite disposent des chaises et rangent les meubles.)*

## SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, *finissant d'allumer un lustre,*  
VÉRONIQUE, *rangeant des chaises.*

CHOEUR.

AIR : *Travaillons, etc. (Du Maçon.)*

Dépêchons,  
Travaillons,  
Galment déménageons.

Que de peine à souffrir  
Pour avoir du plaisir!  
Dépêchons,  
Travaillons,  
Gaîment déménageons.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, M. et M<sup>me</sup> BARDOU, *entrant ensemble par le fond.*

M. BARDOU, *en colère.*

Où, Madame, c'est une chose qui vous rendra ridicule, et moi aussi, par évènement!...

M<sup>me</sup> BARDOU.

Où est donc le mal, qu'on cherche à s'élever un peu au-dessus de son étage?...

M. BARDOU.

Avez-vous perdu la tête?... donner des fêtes, des soirées... Un épicier!...

M<sup>me</sup> BARDOU.

Vous êtes dans la classe des droguistes, vous deviendrez syndic, votre patente vous permet de voter au petit collège, et vous pouvez être juré à la première occasion... Il faut bien tenir son rang.

M. BARDOU.

Sommes-nous assez riches pour afficher tant de faste, et me prenez-vous pour un tailleur de la rue Vivienne?... Je m'absente momentanément pour aller au Havre acheter une partie de cacao qui se trouve en baisse, et à mon retour, je vois ici une illumination générale!..... c'est monstrueux!.....

VÉRONIQUE.

Mais, mon oncle, puisque c'est la semaine prochaine votre fête...

M<sup>me</sup> BARDOU, *vivement.*

Elle a raison... je n'y pensais pas, il aurait toujours bien

fallu vous la souhaiter... ainsi, prenez que nous l'avons avancée de huit jours.

M. BARDOU.

Il est nouveau, celui-là... profiter de l'absence d'un mari pour le fêter!... c'est adroit!

M<sup>me</sup> BARDOU.

D'ailleurs, les personnes que j'ai invitées vous feront honneur; nous aurons M. Poiré, le confiseur, avec sa femme, et ses deux Demoiselles...

M. BARDOU.

Un homme qui a toujours l'air de m'éclabousser parce qu'il a un cabriolet d'osier pour partir le samedi soir à la campagne.

VÉRONIQUE.

M. Anatole d'Artigaux...

M. BARDOU.

Ce petit huissier qui te fait la cour, et que j'ai déjà chassé deux fois de la boutique?

M<sup>me</sup> BARDOU.

Dam, il nous fallait bien des danseurs; j'aurai aussi M. Grandchamp, le bonnetier.

M. BARDOU.

Un faiseur d'embarras qui fait plus d'étalage qu'un sous-préfet, parce qu'il est adjoint à Vaugirard? j'ai bien envie de prier tout ce monde-là de rester chez soi! je n'y vois pas un seul de mes amis.

M<sup>me</sup> BARDOU.

Que ne renvoyez-vous aussi Monsieur le commissaire et son épouse!

M. BARDOU.

Le commissaire?... diable! ça me mettrait dans une fausse position.

M<sup>me</sup> BARDOU.

J'ai peut-être eu tort de l'inviter!... un homme qui vous protège, qui ne vous a pas encore réprimandé pour le balayage, qui se fournit de lampions chez vous dans les réjouissances, et qui, le jour de l'an, pour décorer le magasin, vous honore de deux gendarmes...

M. BARDOU.

Que je paie trois francs par jour.

M<sup>me</sup> BARDOU.

Et son épouse, une femme charmante !... elle est dame de charité, et je peux, avec sa protection, devenir quâteuse.

M. BARDOU.

Vous conviendrez cependant qu'il est dur de gaspiller son bien pour divertir les autres.

M<sup>me</sup> BARDOU.

Oh ! ça ne sera pas cher, j'ai pris mes arrangemens.

M. BARDOU.

Il nous faudra huit jours de bonne vente pour rattrapper tout ça.

M<sup>me</sup> BARDOU.

Vous verrez que tout est fait au meilleur marché.

M. BARDOU.

Je verrai?... ah ! ben oui ! comptez-là dessus !... faites vos extravagances toute seule, je ne peux pas souffrir le monde, moi !... et particulièrement les gens que je déteste.

AIR : *Prince, la voix de la patrie.*

Au magasin je vais descendre,  
Je vous souhaite le bonsoir ;  
On ne me voit jamais me rendre  
Que dans mon lit ou mon comptoir.  
Donnez-vous en bien, je vous jure  
Qu'c'est l'dernier jour  
Dans ce séjour  
Qu'on s'amusera...

M<sup>me</sup> BARDOU.

J'en étais sûre

Quand je vous ai vu de retour.

(bis.)

M<sup>me</sup> BARDOU ET VÉRONIQUE.

ENSEMBLE.

Au magasin il va se rendre,  
Il nous souhaite le bonsoir,  
Jamais on ne le voit se rendre  
Que dans son lit ou son comptoir.

M. BARDOU.

Au magasin, etc.

( Il sort par un cabinet. )

M<sup>me</sup> BARDOU.

Marguerite, venez m'aider à m'habiller.

( Elle sort par l'autre cabinet, avec Marguerite.)

### SCÈNE III.

VÉRONIQUE, ANATOLE, *entrant par le fond.*

ANATOLE, *tenant une rose.*

AIR : *Tu n'auras pas ma rose.*

Charmante Véronique,  
Ah! ne vous voyant point  
Assise à la boutique,  
Ici j'arrive à point.  
Comme il faut peu de chose  
Pour orner vos appas,  
Je vous offre ma rose,  
Ah! ne l'éclipsez pas.

(Bis.)

(Bis.)

VÉRONIQUE.

Ah! que c'est aimable, M. Anatole...

ANATOLE.

C'est digne de vous... voilà tout.

VÉRONIQUE.

Dites donc, mon oncle est arrivé.

ANATOLE.

Oh! tant pis!

VÉRONIQUE.

Mais il ne sera pas à la soirée...

ANATOLE.

Oh! tant mieux! quel ravissement de nous trouver ensemble... je vous retiens pour toutes les contredanses, n'est-ce pas? je suis accouru de bonne heure pour vous dire ça.

VÉRONIQUE.

J'accepte, si ça vous fait plaisir?

ANATOLE.

Il faut bien se contenter de cette récréation là, puisque vos parens m'en interceptent une plus grande... et tout cela parce que je ne suis que clerc d'huissier... aussi j'ai cherché à me pourvoir ailleurs, et je crois que j'ai réussi.

VÉRONIQUE.

Serait-il vrai ?

ANATOLE.

J'ai de si belles protections!... deux marguilliers, un administrateur du Comité de bienfaisance, et un membre de la Société des bonnes-lettres.

VÉRONIQUE.

Vous allez être pour le moins commis à cheval, débitant de tabac, ou surnuméraire dans un bureau ?

ANATOLE, *avec intention.*

Ou secrétaire d'un commissaire de police, mam'zelle Véro-nique... neuf cents francs d'appointemens.

VÉRONIQUE.

Par malheur, mon oncle ne vous regarde pas d'un bon œil...

ANATOLE.

Non, il ne peut pas me souffrir, c'est une justice à me rendre...

VÉRONIQUE.

Ma tante a un autre prétendu en vue !

ANATOLE, *s'échauffant.*

Un autre prétendu?... et peut-on savoir quel est le Monsieur ?

VÉRONIQUE.

C'est M. Girodier, dont elle a fait la connaissance au commencement de l'hiver, chez ce banquier qui donnait des bals tous les dimanches, et qui nous invitait, parce que mon oncle est électeur !

ANATOLE.

Désiré Girodier... le fils d'un ancien opticien du quai des lunettes.

VÉRONIQUE.

Je crois qu'oui ! ma tante l'aime beaucoup...

( 9 )

ANATOLE.

Un plaisant de société, qui court les soirées, qui fait des scènes, des charges, et surtout des dettes?

VÉRONIQUE.

C'est ça même!

ANATOLE.

O délicieuse rencontre!

VÉRONIQUE.

Qu'avez-vous donc?

ANATOLE.

Bonheur imprévu!

VÉRONIQUE.

Expliquez-moi...

ANATOLE.

Figurez-vous... On vient, je vous conterai cela plus tard!

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> BARDOU.

M<sup>me</sup> BARDOU, *sortant vivement du cabinet.*

J'ai entendu des fiacres... voilà le monde qui arrive... je suis prête...

ANATOLE.

Ah! bonjour madame Bardou!

M<sup>me</sup> BARDOU.

Bonjour, bonjour...

## SCÈNE V.

LES MÊMES, POIRÉ ET SES FILLES, GRANDCHAMP, PERSONNES INVITÉES, M<sup>me</sup> COURTOIS, *entrant la dernière.*

CHOEUR.

AIR : *Charles-Quint, ce monarque sage.*

Ah! pour votre aimable soirée,  
Vous nous voyez tous accourir;  
L'amitié nous l'a consacrée,  
Nous y trouverons le plaisir.

} BIS.

*Le Farceur.*

2

M<sup>me</sup> BARDOU.

Soyez les bien-venus, mes amis... Madame Courtois, quel avantage de vous avoir avec nous.

( *Tout le monde salue madame Courtois.* )

M<sup>me</sup> COURTOIS.

De grâce, Mesdames et Messieurs, ne vous dérangez donc pas, je vous en prie!

M<sup>me</sup> BARDOU.

Eh quoi! Madame, vous êtes seule... et M. le commissaire?

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Mon mari a été forcé de partir si précipitamment à la campagne pour une affaire de famille, qu'il n'a pas même eu le temps de se nommer un secrétaire, en remplacement de celui qui s'est fait destituer avant-hier, et ça mérite réflexion; nous avons vingt-six concurrents, de manière que sans notre collègue du quartier voisin, que j'ai fait prévenir, et qui se charge de l'intérim, je ne saurais ou donner de la tête pendant les deux jours que va durer l'absence de M. Courtois. (*lorgnant M. Poiré.*) Ah! c'est vous, M. Poiré... mille pardons, je ne vous avais pas reconnu, j'ai la vue si basse... (*à Grandchamp.*) M. Grandchamp! je ne vous distinguais pas non plus, j'ai des yeux détestables; vous en voulez peut-être à mon mari, à cause de cette petite amende pour le pot de fleurs qui est tombé de votre entresol... j'arrangerai tout cela sitôt que M. Courtois m'aura fait connaître son nouveau secrétaire.

ANATOLE.

Je réponds que Madame n'attendra pas long-temps...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Mais dites-moi donc, madame Bardou, il faut commencer à faire danser ces jeunes gens-là...

M<sup>me</sup> BARDOU.

C'est que j'attends encore quelqu'un... M. Désiré Girodier, un jeune homme charmant en société, qui doit nous faire des scènes comiques, mille folies, vous allez voir!

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Croyez-vous? je fais peu de cas de ces bouffons, qui n'ont jamais une figure à eux, et qu'on ne reconnaîtrait pas le lendemain, après les avoir vus toute la soirée.

M<sup>me</sup> BARDOU, à part.

Cà, c'est de la bégueulerie. (*haut.*) Allons, Messieurs, dansons en attendant, puisque Madame le désire.

VÉRONIQUE.

Oui, oui, dansons.

CHOEUR.

AIR : *De la réponse du petit Blanc.*

Que la danse  
Commence,  
Ne perdons pas de temps !  
Si vite  
Il prend la fuite,  
Profitons des instans.

( *On invite les dames.* )

ANATOLE, à *Véronique.*

Venez nous mettre en face,  
Il faut se défier  
Qu'on vous souffle une place,  
Quoiqu'inscrit le premier.

CHOEUR.

Que la danse,  
Etc.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, GIRODIER.

( *Il entre couvert d'un vieux carrick, il a une perruque, et porte un paquet sous le bras.* )

GIRODIER.

AIR : *C'est la mère Michel.*

Pardon, la compagnie,  
J'ai perdu mon matou

Que j'aime à la folie ,  
Quoiqu'il soit bête comm' tout !  
Je m' suis dit : l'animal  
Est p'têt' entré dans l' bal ,  
Et dans l' bal on pourra  
Trouver la queue du chat.

M<sup>me</sup> BARDOU.

Votre chat ? que vous veut donc cet homme ? mon cher , on ne vient pas déranger le monde comme ça , c'est être trop sans façons !

GIRODIER.

Au contraire, voisine, j'en fais beaucoup, j'en fais toujours, des façons, puisque je suis le tailleur d'en haut ; c'est que, voyez-vous, ma bête est magnifique, un angola de toute beauté ; il y a de quoi faire avec un boa superbe, une palatine, deux manchons et un excellent civet.

M<sup>me</sup> BARDOU.

Encore une fois, nous ne l'avons pas vu, laissez-nous tranquilles, retirez-vous, puisqu'il faut vous le dire.

GIRODIER.

Vous me renvoyez parce que je suis en négligé, mais si je voulais... tenez...

( *Il ôte sa perruque et son carrick, et dépose son paquet.* )

M<sup>me</sup> BARDOU.

Ah ! quelle folie, c'est Girodier !

TOUS.

AIR : *Mes amis, c'est dans cette vie-*

Ah ! que c'est drôle !

Ah ! que c'est drôle !

On ne peut mieux jouer son rôle ;

Quelle surprise !

Quelle méprise !

Il a fait

Un effet

Parfait !

M<sup>me</sup> BARDOU, à madame Courtois.

Est-il étonnant ! il faut convenir qu'il est des êtres bien aimables.

ANATOLE, à Véronique

C'est donc là le plus cruel de mes ennemis ?

GIRODIER.

Vous ne m'auriez jamais reconnu... n'est-ce pas ? oh ! c'est que j'entends la partie des divertissemens de société.

M. POIRÉ.

Ce doit être bien agréable pour vous, de faire rire comme ça les autres ?

GIRODIER.

Oui, nous avons les dîners en ville, les invitations à la campagne ; on n'a des yeux et des oreilles que pour nous ; nous enfonçons les gens d'esprit, et c'est honorable, mais il y a du mal !

ANATOLE.

Ah ! c'est un travail !

GIRODIER.

Le monde est si peu raisonnable !... on vous sait aimable ; eh bien ! jamais on ne s'embarrassera si vous êtes ou si vous n'êtes pas en train, si vous avez des contrariétés, des inquiétudes, des chagrins domestiques, des embarras de finances ; il faut être gai à tout prix, on nous presse, nous cédon, parce que notre gloire se trouve engagée, et quand nous avons commencé, nous n'en finissons plus.

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Comme les chanteurs de romances, une fois qu'ils sont au piano !...

GIRODIER, bas à madame Bardou.

Quelle est cette Dame ?

M<sup>me</sup> BARDOU, bas à Girodier.

Je vous le dirai. (*haut.*) Laquelle allez-vous nous faire ce soir ?

GIRODIER.

Oh ! ce soir !... j'en ai une que je ne crois pas excessivement mauvaise... je la tiens d'un peintre de mes amis ; mais vous dansiez, que je ne vous arrête pas... .

M<sup>me</sup> BARDOU.

Du tout, du tout, c'est fini puisque vous voilà arrivé.

ANATOLE, *bas à Véronique.*

Comment! il m'empêchera de danser avec vous! c'est bon, je me vengerai!...

M<sup>me</sup> BARDOU.

Commençons... commençons!...

GIRODIER.

Une minute, j'ai besoin d'un instant de préparation... Voyons si le logement est disposé... bien, un rideau, une alcove...

M<sup>me</sup> BARDOU.

Et au fond, un grand cabinet qui donne sur le carré.

GIRODIER.

A merveille! après ça, il me faut deux jeunes gens de bonne volonté pour me servir de compères.

ANATOLE, *bas à Véronique.*

Le plus souvent que ce sera moi!

GIRODIER, *faisant l'inspection de la société.*

Qu'est-ce qui veut être compère?

M<sup>me</sup> BARDOU.

Eh bien! mais... rien de plus facile... (*désignant un jeune homme.*) M. Grandchamp et M. Anatole.

ANATOLE, *à part.*

A-t-on jamais vu?...

GIRODIER.

Justement, Monsieur a une figure pour la charge.

ANATOLE, *à part.*

La charge! la charge! je t'en garde une bonne, va!

GIRODIER, *amenant Anatole et Grandchamp sur le devant de la scène.*

Je vais vous expliquer vos rôles en deux mots. (*à Grandchamp.*) Vous, d'abord. (*il lui parle bas à l'oreille, et lui désigne l'alcove.*) Vous comprenez!... allez!... (*Grandchamp entre dans l'alcove, dont les rideaux se ferment; à Anatole.*) Vous! (*il lui parle à l'oreille.*) vous entendez! ce n'est pas plus malin que ça. (*Anatole indique par un geste*

*qu'il lui garde rancune; aux autres.)* Ah bien! vous nous écoutez! ça n'est pas de jeu!... nous ne pouvons rien faire si vous restez là; allons, madame Bardou, un loto, un écarté, occupez-moi tout ce monde là.

CHOEUR.

AIR : *Ici, hâtez-vous d'accourir.*

Eloignons-nous sans murmurer,  
Laissons-les tous se préparer!  
Ils nous feront rire aux éclats,  
Pour attendre on ne perdra pas.

( *Tout le monde s'éloigne, on se groupe autour de deux tables de jeu.* )

## SCÈNE VII.

GIRODIER, ANATOLE.

GIRODIER, *à Anatole.*

A nous deux, maintenant.

ANATOLE, *d'un air concentré, à part.*

Par bonheur, je suis en colère, ça ira bien! (*haut.*) D'abord parlons de Véronique... Avez-vous de l'attachement pour?... Espérez-vous vous marier avec?...

GIRODIER.

Je vous conterai ça en nous habillant; entrons dans l'alcove!...

ANATOLE.

Comme on fait son lit on se couche... répondez!

GIRODIER.

Ah ça! mais, dites donc, est-ce que par hasard vous seriez un farceur qui aurait pris exprès le masque d'un imbécille?

ANATOLE.

Je n'ai pas pris de masque!... ma figure est à moi...

elle ne doit rien à personne... mais il s'agit d'un oui ou d'un non.

GIRODIER, *avec impatience.*

Eh bien oui ! on nous attend, venez vite !

ANATOLE, *avec emportement.*

Ah !... oui ? eh bien ! demain je vous arrête !... M. Girodier, connaissez-vous M. Grivet ?

GIRODIER, *ne riant plus.*

M. Grivet ?... c'est un huissier ?... (*à part.*) C'est celui qui me poursuit !

ANATOLE.

Je suis son premier clerc !

GIRODIER, *étonné.*

Vous ?

ANATOLE.

Moi !... (*lui montrant des papiers.*) Avez-vous eu vent de ce jugement là ?

GIRODIER.

C'est ma prise de corps ?

ANATOLE.

Je ne vous dis que ça... à présent je suis à vos ordres, et quand vous voudrez, nous commencerons le divertissement, cela sera très-drôle.

GIRODIER, *le retenant.*

Un instant !... un instant ! expliquons-nous... je suis venu pour divertir la compagnie, mais nous ne sommes pas ici pour nous amuser.

ANATOLE.

Nous causerons de tout cela demain matin ; vous savez bien que nous allons rire !

GIRODIER, *le retenant toujours.*

Du tout ! du tout !

ANATOLE, *s'échappant.*

Lâchez-moi donc, (*se sauvant*) on nous observe, ça vous compromettrait. (*dans l'alcove.*) A demain matin sans faute, sept heures moins un quart, heure militaire.

(*Il ferme le rideau, et disparaît.*)

GIRODIER.

Joli réveil ! . . . je suis saisi !

M<sup>me</sup> BARDOU *s'approchant de lui.*

Eh bien ! eh bien ! M. Girodier , à quoi pensez-vous donc , de nous faire attendre comme ça ? . . . mais je vous trouve tout pâle , tout défait , seriez-vous mal à votre aise ?

GIRODIER.

Oui ! et je vous conseille d'annoncer relâche par indisposition.

M<sup>me</sup> BARDOU.

Quelle folie ! tout mon monde est là , ma soirée serait manquée . . . vous avez promis de les égayer . . . vous êtes engagé . . . c'est une dette ! . . .

GIRODIER.

Une dette ! . . . vous r'ouvrez ma blessure . . .

M<sup>me</sup> BARDOU.

En auriez-vous , par hasard ?

GIRODIER.

Et de pressantes , encore ! . . .

M<sup>me</sup> BARDOU.

Considérable ?

GIRODIER.

Trois cents francs.

M<sup>me</sup> BARDOU.

Ce n'est rien , gardez le plus grand secret là-dessus , et laissez-moi faire , j'en parlerai à mon mari , je vous les ferai prêter ; de grâce , prenez une figure comique , et commençons . ( *Girodier entre dans l'alcove avec son paquet.* ) Comment gouvernez-vous la fortune ?

M<sup>me</sup> COURTOIS.

J'ai tout perdu.

M<sup>me</sup> BARDOU.

Une autre fois vous prendrez votre revanche.

( *On entend frapper trois coups dans l'alcove ; tous les invités quittent le jeu ; Madame Bardou leur fait signe de s'asseoir.* )

## CHOEUR.

AIR : *Aux danses légères, de nos Bayadères.*

Allons, prenons place,  
D'attendre on se lasse,  
Le public menace,  
Craignez son humeur;  
Ou bien, la cabale  
Va dans cette salle,  
Faire du scandale,  
Et l'auteur  
Aura du malheur.

(*Tout le monde se range et s'assied, les uns à droite, les autres à gauche, de manière à laisser voir au public l'alcove qui est dans le fond, et qui lui fait face.*)

M. POIRÉ.

La toile! ♦

UNE VOIX DE LA SOCIÉTÉ.

Assis!

UNE AUTRE VOIX.

Silence!

TOUS.

Chut!

(*Girodier sort par un coin de l'alcove; il a une veste de hussard, un pantalon de cavalerie, un catogan, de ses favoris, un chapeau recouvert de toile cirée, il tient une baguette à la main.*)

GIRODIER, prenant le ton d'un bateleur.

Messieurs, l'individu que nous allons avoir l'honneur d'offrir à l'aimable société, n'est point, comme on pourrait se le conjecturer, un de ces animaux rares et curieux, dont on trouve la racine dans les pays les plus inconnus des deux hémisphères, c'est tout bonnement un simple mortel, j'oserai même dire, un homme appartenant à l'espèce humaine par tous les différens symptômes qui semblent la caractériser; ne vous attendez pas non plus à voir un phénomène empaillé, ou conservé dans l'esprit de vin... le particulier est aussi vivant comme une personne qui existe... attention... nous

allons le voir paraître... les deux sexes sont prévenus qu'il est permis d'applaudir, mais que tous signes d'approbation ou d'improbation sont généralement interdits.

( *Le rideau de l'alcove s'entrouve, et laisse voir une table sur laquelle se trouve Anatole; il offre, par la disposition du rideau et l'arrangement d'une personne invisible qui se cache derrière lui, l'aspect parfait d'un nain de la plus petite taille, portant moustache et turban, et vêtu à la turque; cette charge grotesque, et d'un effet sûr, s'exécute avec le plus grand succès dans les réunions d'artistes, et dans les salons de Paris.* )

GIRODIER, montrant Anatole.

Voilà le sujet !

CHOEUR.

AIR : *Ah ! la singulière aventure.*

Quelle singulière figure !  
Et qui donc voyons-nous ainsi ?  
Personne de nous, je le jure,  
Ne peut le reconnaître ici.

GIRODIER, à Anatole.

Mon bon ami, saluez l'aimable compagnie ; (*Anatole salue.*) maintenant, asseyez-vous ; (*Anatole s'assied.*) levez-vous ! (*Anatole se lève.*) Dites-nous voir un peu votre nom, votre âge, votre pays et lieu de naissance... il me fait signe, Messieurs, qu'il veut me parler bas... il faut lui pardonner cette légère indiscretion, l'infortuné a le malheur d'être muet ! Ce jeune homme, Messieurs, est né sur les côtes d'Afrique, d'un père et d'une mère qui avaient chacun six pieds du torse au menton, sans compter les jambes... il assistait au dernier bombardement d'Alger, et il y eut la langue emportée d'un éclat d'obuse... ce qui le force de la porter de temps en temps en écharpe. Exécutez-nous, mon bon ami, une danse nationale ; remarquez avec quelle précision il sait observer les règles de la danse. (*il danse.*) Maintenant, mon bon ami, vous qui avez fait les guerres dans le département de l'Alger, vous allez montrer à ces Messieurs et Dames un petit bout d'exercice.

militaire ; attention au commandement : portez armes, armes bras, reportez votre arme, en observant toujours les mêmes temps ; présentez les armes à l'aimable société, haut les armes, rompez les rangs ; ces Dames désirent savoir, mon bon ami, si vous êtes amoureux.

( *Anatole fait un signe affirmatif* )

VÉRONIQUE, avec empressement.

Il dit que oui !

GIRODIER, avec intention.

Vous êtes dans l'erreur, je comprends au geste du jeune homme, que le dieu d'amour ne l'a jamais effleuré de son aile, et qu'il s'est contenté de voltiger de belles en belles, sans jamais se fixer.

VÉRONIQUE, à part.

Si c'est possible !

M<sup>me</sup> BARDOU.

Voyez donc quels yeux il vous fait !

GIRODIER.

C'est parce que je parle à Mademoiselle ; si elle veut bien me permettre de l'embrasser, vous allez voir redoubler sa colère. (*il embrasse Véronique, et Anatole exprime par le jeu de sa physionomie combien il est contrarié.*) Indiquez-nous maintenant, s'il vous plaît, qu'elle est la personne que vous aimez le moins de la société ?

( *Anatole indique de l'œil Girodier* )

GIRODIER.

Le jeune homme indique Mademoiselle, (*montrant Véronique.*) preuve qu'il lui garde une dent de tout-à-l'heure. . . Vous qui êtes muet, mon bon ami, vous devriez savoir vous taire, il n'est point poli d'être chez une tante, et de dire devant elle qu'on ne peut pas souffrir son aimable nièce.

ANATOLE, ne se contenant plus, et courant dans la chambre.

Je ne l'ai pas dit.

GIRODIER.

Vous l'avez dit.

( 21 )

ANATOLF.

Ce n'est pas vrai ! . . . vous me la paierez.

GIRODIER.

Cà n'est pas sûr !

ANATOLE.

Vous me verrez demain , à sept heures du matin.

( *Tout le monde se lève.* )

VÉRONIQUE.

Ah ! mon dieu ! une dispute ! un duel !

GIRODIER.

Oh ! ne craignez rien ! . . . Ce n'est pas ça ! ( *s'adressant à l'alcove.* ) Au rideau ! . . . et faites rentrer l'acteur dans la coulisse. ( *Anatole rentre dans l'alcove, et Girodier le suit en disant :* ) Mesdames , la farce est jouée.

( *Il disparaît aussi.* )

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Alors , il faut partir.

( *Madame Bardou, Véronique et Marguerite prennent chacune un flambeau.* )

CHOEUR.

AIR : *Buvons, valeureux Scandinaves.*

Partons, partons, bonsoir la compagnie ;  
D'où l'on se plait  
L'on s'éloigne à regret.  
Partons, partons, et sans cérémonie,  
Point d'embarras !  
Ne vous dérangez pas !

( *Madame Bardou, Véronique et Marguerite passent devant pour éclairer le monde.* )

## SCÈNE VIII.

GIRODIER, *seul.*

( *Dès que le monde est sorti, Girodier sort de l'alcove en écartant les rideaux.* )

Mes compères se sont éclipsés par le cabinet de l'alcove avec tout le monde, et moi, me voilà gentil, je n'ose pas rentrer à la maison; ce diable d'huissier!... et pas de ressource pour payer, impossible d'accrocher seulement une petite place!... ma foi, il n'y a pas à hésiter... madame Bardou va rentrer, attendons-la dans l'alcove; quand elle sera seule je paraîtrai, et elle comprendra bien que si je me suis caché, c'était pour lui dire en secret que ces trois cents francs qu'elle a promis de me faire prêter me sont nécessaires à l'instant même; elle remonte! son mari est avec elle! cachons-nous.

( *Il rentre dans l'alcove.* )

## SCÈNE IX.

GIRODIER, *caché*, M. BARDOU, M<sup>me</sup> BARDOU,  
VÉRONIQUE, MARGUERITE.

M. BARDOU.

Eufin, voilà donc tout votre monde parti! c'est bien heureux; vous devez être contente! avez-vous fait bien de l'effet avec votre béret coquelicot?

M<sup>me</sup> BARDOU.

Allez-vous recommencer?

M. BARDOU.

On dirait que les cosaques ont passé dans la maison, tout est sans dessus dessous; pourvu que je trouve dans ma chambre une chaise pour m'asseoir.

MARGUERITE.

Rien n'est dérangé, Monsieur, vos pantoufles, votre bonnet de coton, sont prêts; j'ai remis votre porte-manteau dans la grande armoire, et vos pistolets de voyage sur la table de nuit.

M. BARDOU.

Alors, je vas me coucher, je ne l'ai pas volé, j'espère; je vous invite à en faire autant, Mesdames.

VÉRONIQUE.

Ma tante, voulez-vous que je reste pour vous mettre des papillotes?

M<sup>me</sup> BARDOU.

Non, je suis trop fatiguée, Marguerite va seulement faire la couverture.

( *M. Bardou entre dans sa chambre, et Véronique dans la sienne.* )

## SCÈNE X.

M<sup>me</sup> BARDOU, MARGUERITE.

( *Madame Bardou ôte son béret, et se dispose à se déshabiller.* )

M<sup>me</sup> BARDOU.

C'est égal... ma soirée s'est bien passée, et on en parlera dans le quartier Saint-Avoie.

MARGUERITE, *tout en l'aidant à se décoiffer.*

Avec ça, Madame, que vous étiez la plus belle de toutes... je m'en vante.

M<sup>me</sup> BARDOU, *souriant et se regardant dans une glace.*

Tu trouves, Marguerite?

MARGUERITE.

Cette madame Poiré qui étouffait pour être mince dans son corset.

M<sup>me</sup> BARDOU.

Allons, Marguerite! ... finissons-en.

MARGUERITE.

Cà suffit... (*allant à l'alcove, et apercevant Girodier.*)  
Ah! mon dieu! Madame!...

M<sup>me</sup> BARDOU.

Quoi donc?

MARGUERITE, *à mi voix.*

Nous ne sommes pas seules ici!... il y a un homme caché!...

M<sup>me</sup> BARDOU, *effrayée.*

Comment, un voleur?...

MARGUERITE.

Dans l'alcove!..

M<sup>me</sup> BARDOU.

Ah! qu'est-ce que c'est que ça! le cœur me manque! je me trouve mal!

(*Elle s'évanouit.*)

MARGUERITE, *criant.*

M. Bardou! M. Bardou! ne vous couchez pas, votre femme se trouve incommodée; il y a un voleur! du vinaigre, de l'eau de mélisse.

(*Elle ouvre le cabinet de M. Bardou, et entre le chercher.*)

GIRODIER, *allongeant la figure, et entr'ouvrant le rideau.*

Mais, Madame, c'est moi, ne criez pas, n'ayez aucune frayeur. (*la voyant évanouie.*) Elle ne m'entend plus, et le mari qui accourt, il est armé, et il ne me connaît pas... sa femme!... une alcove!... ma position est équivoque... elle serait compromise... votre serviteur de tout mon cœur.

(*Il referme le rideau.*)

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, M. BARDOU, VÉRONIQUE.

( Ils arrivent chacun du côté de leur chambre.)

AIR : *De Doche fils : Allons, v'là l'Omnibus qui passe.*

( Morceau final du premier tableau des Omnibus.)

ENSEMBLE.

M. BARDOU, VÉRONIQUE.

Pourquoi ces cris et ce tapage  
Qui réveillent le voisinage ?

MARGUERITE.

Monsieur, armez-vous de courage !  
Réveillons tout le voisinage !

M. BARDOU, VÉRONIQUE.

Réponds ! ( Bis.)

MARGUERITE.

C'est un voleur !

M. BARDOU, VÉRONIQUE.

C'est un voleur !

Où ça ? ( Bis.)

MARGUERITE.

Il se tient là !

M. BARDOU, VÉRONIQUE.

Il se tient là ?

M. BARDOU, *criant.*

Au feu ! ( Bis.) Point de frayeur.

VÉRONIQUE, MARGUERITE.

Je meurs de peur.

*Le Farceur.*

( 26 )

M. BARDOU.

Marguerite!... ouvre le rideau.

MARGUERITE.

Monsieur, je tremble trop pour ça.

M. BARDOU.

Femme pusillanime! (*Il ouvre le rideau, il regarde, Girodier a disparu.*) Personne!... il grimpe l'escalier!... (*Il disparaît et on l'entend crier.*) Au voleur! au voleur!... Je l'aperçois!... le voilà!

(*On entend un coup de pistolet, madame Bardou revient à elle au bruit de l'arme; plusieurs voisins paraissent, ils entourent madame Bardou en criant: au voleur!*)

FIN DU PREMIER ACTE.

---

## ACTE II.

*Le Théâtre représente l'intérieur d'un bureau ; une porte au fond, un cabinet à gauche, des banquettes, un bureau, des cartons, etc.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

GIRODIER, *entrant en scène par une fenêtre ouverte qu'il referme.*

Ouf ! me voilà sauvé pour le moment. Quelle nuit !... ils étaient là six locataires, qui me poursuivaient comme un lièvre... Je m'élançai sur la terrasse, entourée d'un garde-fou, des coups de pistolets partent, la rumeur est générale, impossible de m'expliquer, je me trouve donc forcé de m'expatrier sur les toits... par bonheur, je vois une lucarne ouverte, j'entre dans la maison voisine, et me voilà ; tout ça ressemble à un roman de Pigault Lebrun !... (*il regarde.*) Ah ça ! où suis-je à présent ? y a-t-il sûreté pour ma personne, ici ? un bureau, un grand fauteuil de cuir, des cartons, des banquettes... c'est... peut-être un mont-de-piété ? alors je me trouverais en gage, moi ! ce n'est pas mon plan. (*il s'approche, voit un papier ouvert sur le bureau.*) Voilà un papier écrit... il me donnera sans doute un renseignement ; ma foi, lisons !... « Le commissaire ordonne... (*effrayé.*) Qu'est-ce que ça veut dire ? (*il lit un autre papier.*) Nous, commissaire de l'arrondissement de... O ciel ! je devine, je suis tombé dans le bureau du commissaire ! Eh bien ! me voilà joli garçon ! mon aventure de cette nuit, et des autres nuits, de tous les jours !... je vas être arrêté sur place, sauvons-nous ! (*il va à la porte du fond.*) La porte est fermée en dehors !

me voilà pris dans une souricière... je ne peux pas remonter sur les toits. (*on entend le portier derrière le théâtre, qui met une clé dans la serrure de la porte du fond.*) J'entends déjà quelqu'un.

BEAULARD, *en dehors.*

AIR : *Gai, mon vieux.*

Me voilà, (bis-)  
Que l'on entre, ou bien qu'on sorte ;  
A la porte  
On verra,  
On saura  
Qui viendra.

GIRODIER.

Pas moyen que je file,  
Mais j'ai beaucoup d'aplomb,  
De l'audace et du front ;  
Garre au premier imbécille !

(*Il se met devant le bureau, comme s'il écrivait.*)

## SCÈNE II.

GIRODIER, BEAULARD.

BEAULARD, *tenant un papier.*

Me voilà,  
Etc.

(*Voyant Girodier.*)

Ah ! mon dieu ! y gnia un particulier ici !

GIRODIER, *à part.*

Le portier ! ça doit être une vieille bête.

BEAULARD.

Monsieur, êtes-vous étranger ou autrement ?

GIRODIER.

Je suis autrement.

BEAULARD.

Mais par où ce que vous êtes pénétré dans le bureau, s'il vous plaît?

GIRODIER.

Comment, vous êtes portier, et vous me demandez ça?

BEAULARD.

C'est logique... mais comme toutes les portes étaient hémétiquement fermées...

GIRODIER.

Hémétiquement! en êtes-vous bien sûr, mon bon homme?

BEAULARD.

Y gnia que l'appartement de Madame qui communiquasse dans le bureau.

GIRODIER.

Silence donc, bavard!

BEAULARD.

Tiens! au surplus, ça ne me regarde pas... Monsieur juge-t-il à propos de me dire qui qu'il est?

GIRODIER.

Non, parce que vous êtes trop curieux.

BEAULARD.

C'est vrai que c'est mon défaut... néanmoins, Monsieur, vous ne pouvez pas vous cacher à mon œil, je devine judiciairement votre profession.

GIRODIER.

Alors, je n'ai pas besoin de vous la dire.

BEAULARD, *malignement.*

C'est vrai, bonne renommée vaut mieux que cinq turcs dorés... vous êtes le nouveau secrétaire qu'on attend à ce matin.

GIRODIER, *à part.*

Un secrétaire! (*haut.*) Le commissaire est absent?

BEAULARD.

On croit qu'il ne reviendra que demain.

GIRODIER, *à part.*

Le tour serait hardi... mais je suis bien sûr de ne pas être arrêté ici par mon créancier; si le secrétaire vient, je lui ferai

ma déposition, et ça le fera rire. (*haut.*) Ma foi, vous avez deviné, mon cher portier.

BEAULARD.

Ah ! c'est que je ne me crois pas trop bête ; à vous dire le fin mot, j'ai toute mon arrondissement dans ma tête.

GIRODIER.

Qu'est-ce que nous avons de nouveau, aujourd'hui ?

BEAULARD.

Monsieur, voilà le rapport, il est assez gentil ; la nuit a été ce qu'on peut appeler laborieuse ; le délit se soutient, ça marche bien.

GIRODIER.

Mon ami, il faut ça, sans quoi les commissaires ne serviraient à rien du tout.

AIR : *De la Mazourka.*

Ah ! que de bruit !

(*ms.*)

Chaque nuit,

D'aventures

Obscures,

D'objets

Secrets

Qui sont pris

Et surpris

Au milieu de Paris.

( *Il lit.* )

Hier, un vitrier

Que l'on arrête à justes titres,

En bon ouvrier,

Cassait les vitres

Du quartier.

Pleine de courroux,

Adèle,

Actrice peu fidèle,

Accuse un jaloux

D'avoir repris tous ses bijoux.

A Tivoli,

Se trouvant, par oubli,

Une triste  
Modiste ,  
Demande ici  
Un objet d'un grand prix  
Qu'un voleur aurait pris.

Un gros financier  
Fait supplier  
Sur cette feuille ,  
Qu'il lui soit rendu  
Un beau portefeuille  
Perdu.  
Dans le même instant ,  
Un rentier, la douleur dans l'âme ,  
Perdit et réclame  
Tous ses coupons à trois pour cent.

Un Anglais galant ,  
Dupe d'une jeune grisette ,  
Se dit insulté ,  
Et demande une indemnité.  
Un cocher nous rend  
Une montre, une collerette ,  
Que sur sa banquette  
On laissa sans doute en courant .

Là , des buveurs  
Qui font les tapageurs ,  
Vont animer la scène ;  
On les entraîne  
En prison , et galement ,  
Ils y vont en chantant .

Un couple poissard  
Qui revient tard  
De la barrière ,  
Excite la guerre ,  
Et bat les passants  
Innocents.

Un pauvre artisan , garde  
Et conduit dans sa mansarde ,  
Un jeune orphelin  
Que la garde  
Trouve en chemin !  
Ainsi , le bienfait  
Se mêle quelquefois au vice ,  
Et de la justice ,  
Le devoir plait  
Et satisfait :  
Fanal  
Sans égal ,  
Oui , le bureau d'un commissaire  
Sur tout nous éclaire ,  
C'est un panorama moral.

Ah ! que de bruit !  
Etc.

Mais que vois-je là , au bas du rapport ? un voleur s'est introduit chez un épicier du voisinage.

BEAULARD.

Oui , Monsieur , sa maison est porte à porte avec la nôtre ; on commence à jaser là-dessus dans le quartier . . . la laitière l'a déjà raconté à deux de ses pratiques . . . Figurez-vous , Monsieur , que le malfaiteur s'était caché dans un cabinet de toilette de la cuisinière où qu'il a pris douze couverts d'argent et trois paires de chaussettes . . . Les couverts d'argent , passe , mais les chaussettes , c'est une petitesse.

GIRODIER.

Comment ! douze couverts d'argent ?

BEAULARD.

C'est bien sûr . . . et encore qu'il a dévalisé un pain de sucre qu'il a caché dans son chapeau.

GIRODIER.

Ce sont des contes de commères !

BEAULARD.

Par exemple ! des contes ! vous croyez peut-être , que les voleurs vont se gêner ?

AIR : *De Vadé à la Grenouillère.*

Ces gens-là n' sont pas délicats ,  
C'est une espèce particulière ;  
Sous prétexte qu'ils sont scélérats ,  
Ils dis'nt qu'ils ont l'droit de tout faire :  
Tout ce qu'ils trouv'nt leur paraît bon ,  
Et si l'on n'app'lait pas main-forte ,  
Ils emporteraient la maison ,  
Et laiss'raient coucher sans façon  
Les locataires à la porte.

GIRODIER.

Est-il-on ce que ce coupable est devenu ?

BEAULARD.

Tiens, je crois bien ; d'abord monsieur le voleur s'est dérobé, il a été repincé par une patrouille ; il disait qu'on se trompait, mais on l'a fait walsen au violon, tout de même.

GIRODIER.

On l'a arrêté? (*à part.*) C'est un peu fort, par exemple!

BEAULARD.

On le conduira ici dans une heure, on dit qu'il est effrayant!

(*On frappe en dehors.*)

GIRODIER.

On frappe... allez voir qui c'est.

BEAULARD.

J'ai idée que c'est déjà des criminels qu'on amène dans le saintuaire de la justice.

(*Il sort.*)

### SCÈNE III.

GIRODIER, *seul.*

Comment diable!... est-ce que j'aurais compromis quelqu'un? un individu arrêté pour moi! un instant!... je suis

*Le Farceur.*

un farceur, mais je ne suis ni lâche, ni poltron ; mon devoir est de sauver l'innocent, quand je devrais me livrer moi-même à sa place ! allons, je reste ici jusqu'à ce qu'il vienne, et vogue la galère...

## SCÈNE IV.

GIRODIER, BEAULARD, J. HIROUX, HOMMES  
ET FEMMES DU PEUPLE.

CHOEUR D'ENTRÉE.

( Pendant lequel on se moque d'Hiroux, en le poussant. )

AIR : Ici que l'on s'embrasse, ( des Omnibus. )

Il faut qu'on le punisse,  
Suivons tous ce vanier ;  
Nous aimons la justice,  
Surtout quand ell'ne coûte rien.

HIROUX.

Poussez donc pas, poussez donc pas, vous allez m'abymer.

BEAULARD.

J'ordonne à la société de se tenir dans les bornes de la décence.

UNE VOIX, dans le fond.

A la porte, le portier !

BEAULARD.

Qu'est-ce qui se permet des invectifs de delà-bas ?

TOUS.

C'est pas moi ! c'est pas moi !

BEAULARD, à Hiroux.

Prévenu ; avancez, parlez et répondez.

HIROUX, *s'avançant.*

Je suis pas prévenu, moi!... j'ai jamais été prévenu.

GIRODIER.

Qu'êtes-vous donc?

HIROUX.

Je suis un plaignant.

BEAULARD, *riant.*

Eh ben! est-ce que c'est pas la même chose? pauvre homme, va! ça n'en sait pas davantage.

HIROUX.

P't'être que vous dites une bêtise, vous... en va voir.

BEAULARD.

Oui, on verra ça.

GIRODIER.

Votre nom?

HIROUX.

Jean Hiroux.

GIRODIER.

Votre état?

HIROUX.

Mouleur en plâtre.

UN ASSISTANT, *riant.*

Ah! ah!... en plâtre.

BEAULARD, *à la foule.*

Silence donc! j'ai les ordres les plus rigoureuses pour faire sortir les interrompeurs.

GIRODIER.

Où demeurez-vous?

HIROUX.

Ah! v'la l'événement! mon magistrat, j'en sais plus rien.

GIRODIER.

Vous êtes donc vagabond?

HIROUX.

Du tout... je suis un honnête homme, j'ai jamais fait de tort qu'on peut dire à aucun individu quelque conque... un enfant, je le respecte.

GIRODIER.

Mouleur, nous nous écartons de la question.

BEAULARD.

Mouleur, vous êtes ici pour dire des paroles en peu de mots.

HIROUX, à *Beaulard*.

Portier, vous me déplaitez !

BEAULARD.

Je m'importe peu de vous plaire.

HIROUX, à *Girodier*.

Pour lors, je reviens à mon objet ; j'avais été hier, dimanche, à la barrière de la Cunette, avec un ami ; v'là qui me propose de me régaler, je m'y résigne ; nous entrons au Grand Turc, et nous y dinons avec du vin à huit, autant que possible.

GIRODIER.

Qu'est-ce que le commissaire a à voir là dedans ?

HIROUX.

Laissez-moi aller !... en sortant du restaurant, nous sentions des tremblemens de terre, et le vent nous empêchait d'avancer.

GIRODIER.

Il fallait prendre un fiacre.

HIROUX.

Laissez-moi aller !... il était donc plus de minuit, quand nous avons retrouvé chacun notre logis... enfin nous y voilà... je frappe cinq coups, ma femme descend, et en me voyant, elle se doute que j'ai pris des douches intérieures, et la v'là qui se met à crier.

AIR : *Vos Maris en Palestine.*

T'as donc encor bu la goutte,  
Quand chaqu' jour je te le défends ;  
Et tu viens de perdre en route  
Ton chapeau neuf de dix francs.  
C'est vrai qu' je m'trouvais nu tête,  
Mais l'malheur n'était pas nouveau ;  
Quand on rentre un peu casquette  
On peu ben s' passer d' chapeau.

là dessus ma respectable épouse s'est montée contre moi à tel point, qu'elle a fait pleuvoir sur mes épaules un déluge de calottes.

( *Tout le monde rit.* )

GIRODIER.

Eh bien ! il faut les garder, et laisser ça là.

HIROUX.

Oui, mais c'est qu'elle m'a fermé la porte au nez, et qu'a m'a laissé coucher dehors, sous prétexte que j'étais dedans.

GIRODIER.

Le calembourg est piquant !

HIROUX.

Et voilà pourquoi je viens faire ma plainte chez mon commissaire, à cette fin que mon épouse soit punie par les lois, le Code Pénal, et tout le bataclan ! tout, quoi !

BEAULARD, à part.

Est-il bête, cette homme là !

HIROUX.

Une femme qui bat son mari, parce qu'il est un peu foncé en couleur !

GIRODIER.

Le fait est que c'est bien original.

HIROUX.

Non, c'est pas original, c'est ignoble ! ça mérite une amende. . . Je veux une amende, moi !

GIRODIER.

Mais si on condamne votre femme, c'est vous qui paierez, vous êtes le chef de la communauté.

HIROUX.

Y a plus de communauté quand y en a un des deux qui couche dans la rue.

GIRODIER.

Eh bien, vous avez dormi tout de même.

HIROUX.

Oui, parce qu'il faisait chaud, mais je pouvais attrapper un coup d'air, ou être foulé par les piétons. . . heureusement que j'ai eu assez de tête pour acheter un lampion que j'ai posé sur

moi, tout allumé; ça fait que les voitures m'ont respecté  
comme un tas de pierres.

GIRODIER.

Dites-moi, est-elle jolie, votre femme?

HIROUX.

Elle est moulée... c'est un modèle!

GIRODIER.

Vous l'aimez?

HIROUX.

Il le faut bien.

GIRODIER, *écrivain*.

Alors, portez-lui cet écrit. (*il dicte tout haut.*) « Sur la  
plainte du sieur Jean Hiroux, nous enjoignons à son  
épouse de le recevoir dorénavant le jour comme la nuit.

HIROUX.

Excusez si je vous interromps, mon magistrat, mais y  
n' faudrait pas écrire ça.

GIRODIER.

Et pourquoi donc?

HIROUX.

Parce que si elle me reçoit le jour comme la nuit, j'aurai  
des roulées pendant vingt-quatre heures.

GIRODIER.

C'est pourtant vrai!... je vais m'expliquer autrement.

AIR: *J' tapp' partout.*

Soit qu'il entre ou Bien qu'il sorte,  
Ordonnons, ET CETERA,  
A l'amour d'ouvrir la porte  
Lorsque l'hymen frappera;  
Défendons que l'on se livre  
A des combats conjugaux,  
Défendons que l'on s'ennivre  
De vins vieux ou bien nouveaux.

Jugeant digne de blâme,  
L'époux, et non la femme,  
Je dois le condamner  
A la pardonner.

LE CHOEUR ET HIROUX.

Par exemple, c'est un peu fort!

C'est { lui } qui se trouve avoir tort.  
          { moi }

ENSEMBLE.

CHOEUR.

On vient de l'condamner  
A tout pardonner.

HIROUX.

On n' peut pas m' condamner  
A tout pardonner.

Mon commissaire, cette justice-là ne peut pas m'aller du tout.

GIRODIER.

C'est bon, c'est bon, en voilà assez... Jean Hiroux, rentrez dans le sein de la société dont vous pouvez faire encore le plus bel ornement.

HIROUX.

Je crois ben!

BEAULARD.

Reprenez votre compagne, et vivez ensemble... comme par le passé.

HIROUX.

J'en appelle!... et si queueque fois je suis arrêté, je me ferai conduire chez un autre commissaire plus propice, et qui me jugera à mon idée!...

( Il sort avec la foule qui le poursuit en reprenant le chœur. )

## SCÈNE V.

GIRODIER, BEAULARD.

BEAULARD, *rapportant des papiers qu'on lui a remis à la porte au moment où il sortait.*

Queu compère! . . . ça ne craindrait pas six sapeurs!

GIRODIER.

Et pourtant, je l'ai mis à la raison.

BEAULARD.

Et moi à la porte.

GIRODIER.

Que tenez-vous là?

BEAULARD.

C'est mon petit qui vient de me monter les papiers d'un prisonnier qui veut qu'on les examine pour le rendre libre.

GIRODIER.

Je vais voir ça tout-à-l'heure.

BEAULARD.

Y a aussi une lettre pour Madame, je présume que c'est de monsieur le commissaire ; je vas la porter.

GIRODIER, *à part.*

Ah! diable! pourvu qu'il n'y ait pas là-dedans quelque chose qui gêne mes opérations.

( *Au moment où le portier s'approche du cabinet on entend du bruit dans la cour.* )

BEAULARD, *regardant à la fenêtre.*

Quoi qu'il y a donc encore? ah! misère! v'là le mouleur qui se prend de bec avec le peuple, dans la cour. . . je vas séparer les délinquans ; remettez vous-même la lettre à Madame.

( *Il pose la lettre sur le bureau et se sauve.* )

## SCÈNE VI.

GIRODIER, *seul.*

Allons, me voilà tout-à-fait en fonctions... C'est amusant tout de même, il y a des scènes à prendre ici, ça va renouveler mon répertoire... Et ce prisonnier que j'attends toujours et qui ne vient jamais ! car enfin, si je reste ici, ce n'est que pour lui...

## SCÈNE VII.

GIRODIER, M<sup>me</sup> COURTOIS.

M<sup>me</sup> COURTOIS, *sortant du cabinet, elle est en négligé du matin.*

Ah ! quel bruit on fait dans ce bureau ! il m'a fait perdre plus d'une heure de sommeil... je me suis endormie si tard...

GIRODIER, *dans le fauteuil, à part.*

O ciel ! c'est une des dames de la soirée de l'épicière...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Ah ! il y a quelqu'un ici ?

GIRODIER, *à part.*

A moi, mes lunettes, elle ne me reconnaîtra pas. (*il met des lunettes, et se lève.*) Permettez-moi, Madame, de vous offrir l'hommage de mon respect.

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Je le reçois, Monsieur.

GIRODIER.

Voici une lettre qui vous est adressée. (*à part.*) J'ai dans l'idée que je vais être réformé et renvoyé, séance tenante.

M<sup>me</sup> COURTOIS, *prenant la lettre, et la lisant.*

« Ma chère amie, le jeune homme qui te remettra cette  
*Le Farceur.*

» lettre, est le nouveau secrétaire que j'ai choisi. . . » ah ! je sais . . .

GIRODIER, *à part.*

Se peut-il ! (*haut.*) Comment, Madame, cela est écrit ?

M<sup>me</sup> COURTOIS, *continue à lire tout bas.*

Mais oui, Monsieur, qu'y a-t-il donc là d'étonnant ?

GIRODIER, *à part.*

Le diable m'emporte si je comprends quelque chose ! . . . n'importe, profitons de l'événement . . . on ne sait pas où ça peut me mener.

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Il paraît, Monsieur, que vous avez été vivement recommandé à mon mari ?

GIRODIER.

Celui qui m'a fait avoir la place que j'occupe, est le meilleur ami que je me connaisse, Madame ; je le chéris comme moi-même.

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Avez-vous déjà exercé quelques fonctions administratives ?

GIRODIER.

Oui, Madame, j'ai infiniment d'habitude dans tous les genres.

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Ce n'est pas ce que dit la lettre ; mon mari m'annonce que vous êtes timide, craintif, et que vous manquez tout-à-fait d'expérience.

GIRODIER.

Au contraire, Madame, j'ai beaucoup d'expérience, je vous jure, et je le prouverai quand on voudra,

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Tant mieux ! car nous avons eu jusqu'ici des secrétaires bien peu éclairés.

GIRODIER, *à part.*

Elle a des yeux superbes ! il faut essayer le genre gracieux ; ici. (*haut.*) Ce n'est pas l'importance de mes fonctions qui m'effraye, Madame, c'est la crainte de ne pas vous plaire.

M<sup>me</sup> COURTOIS, *souriant.*

Comment donc ! est-ce que vous êtes galant, Monsieur ?

GIRODIER.

Ce n'est pas défendu par les réglemens.

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Vous savez que votre traitement est de neuf cents francs , sans compter la table et le logement.

GIRODIER.

Neuf cents francs ! la table ! le logement ! (*à part.*) et la femme du commissaire est charmante ! ah ! si je pouvais garder la place !

## SCÈNE VIII.

M<sup>me</sup> COURTOIS, GIRODIER, M. BARDOU.

M. BARDOU, *à part.*

Quoiqu'en dise ma femme, je viens faire ma déclaration.

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Bonjour, mon cher Bardou ; eh bien ! que m'a-t-on dit hier !... il est arrivé chez vous une aventure nocturne ?

M. BARDOU.

Et même très-désagréable ; ma femme en a eu des palpitations, ma nièce, des attaques de nerfs, et Marguerite, des vertigos.

GIRODIER, *à part, en s'asseyant au bureau.*

Ah ! c'est le mari ; ça peut devenir embarrassant pour moi.

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Faites votre déposition, voilà monsieur le secrétaire... c'est un jeune homme plein de mérite, il comprendra parfaitement la nature du délit.

M. BARDOU.

C'est si clair ! et d'ailleurs comme j'ai bien envisagé le voleur, je lui donnerai tous les renseignements.

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Moi, pendant ce temps-là, je vais m'amuser à lire les crimes de la Gazette des tribunaux.

( Elle s'assied et lit le journal. )

M. BARDOU, s'avancant.

Il faut donc que vous sachiez, Monsieur, qu'il y avait un homme caché sous le lit... ( il le regarde, à part. ) Ah ! mon dieu ! qu'est-ce que je vois là ?

GIRODIER, sans faire attention à son trouble.

Qui s'est sauvé par les escaliers ?

M. BARDOU, à part.

Même habit, mêmes cheveux, même figure, excepté les lunettes !

GIRODIER.

Nous avons déjà un rapport détaillé sur l'affaire, M. Bardou.

M. BARDOU, à part.

Je tremble horriblement, mon cœur s'en va comme une chandelle des huit.

M<sup>me</sup> COURTOIS, s'interrompant.

Qu'avez-vous donc, M. Bardou, vous paraissez bien ému ?

M. BARDOU, à part, sans l'écouter.

Je parierais un billet de cinq cents livres que c'est lui.

M<sup>me</sup> COURTOIS.

C'est sans doute le souvenir du danger que vous avez couru.

M. BARDOU, avec mystère.

Ah ! Madame ! il s'agit bien d'autre chose, ma foi !

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Ah ! ça, êtes-vous bien sûr que ce soit un voleur, au moins ?

M. BARDOU.

C'est-à-dire, que je crois le voir encore, Madame.

( Il regarde Girodier. )

M<sup>me</sup>. COURTOIS.

Cette chère madame Bardou ! savez-vous qu'elle a dû se trouver dans une situation bien délicate?... il y a des gens si méchans ! (*Elle rit.*) Ah ! ah ! ah !...

M. BARDOU.

Mais, dans le fait, vous me donnez une autre idée !

M<sup>me</sup>. COURTOIS.

Au surplus, je ne fais cette observation que pour la défendre ! votre femme est une de mes amies, Monsieur, et je ne souffrirais pas qu'elle fût soupçonnée !...

M. BARDOU.

Je veux bien, mais alors, je me trouve plus effrayé que jamais.

M<sup>me</sup>. COURTOIS.

Pourquoi donc ça ?

M. BARDOU, *l'amenant sur le devant de la scène, à mi-voix.*

AIR : *C'est le solitaire.*

Je n'y plus rien comprendre,  
Mais puisqu'il faut parler,  
Ce que j' vais vous apprendre  
Va vous faire trembler.  
Ce gibier de galère,  
Ce CARTOUCHE aguerri,  
Ce voleur téméraire,  
Madame, il est ici !

M<sup>me</sup>. COURTOIS.

Comment !...

M. BARDOU.

C'est le secrétaire  
Que voici,  
Oui c'est lui  
Qui fait tout,

Qui voit tout ,  
Qui sait tout ,  
Et surtout  
Est partout.

M<sup>me</sup> COURTOIS, *riant.*

Ah! ah! ah!... je ne m'attendais pas à celui-là, par exemple!

GIRODIER, *qui a écouté avec effroi, riant plus fort qu'elle.*

Ah! ah! ah!... j'en rirai huit jours! La raison de l'épicier est démenagée, il faut la faire afficher.

M. BARDOU, *fortement.*

Pourtant, ils se ressemblent comme s'ils sortaient du même moule.

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Ce que c'est que la frayeur! ah! ah!

GIRODIER, *riant.*

Il voit son voleur partout, ah! ah ah!

M. BARDOU.

Monsieur, je vous demande bien des pardons, mais je vous jure que c'est vous.

GIRODIER.

Allons donc, vieux farceur. (*à part.*) Il me fait trembler.

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Mon cher Bardou, vous êtes bien amusant!

M. BARDOU.

Du tout, ce n'est pas mon genre, je demande que Monsieur, ci-présent, qui interroge les autres, soit interrogé à son tour... je suis sûr de mon fait.

GIRODIER, *à part.*

Comment me tirer de là!

## SCÈNE IX.

LES MÊMES , BEAULARD.

BEAULARD.

Monsieur!... le voleur de M. Bardou est là, il demande à comparaître, si c'est un effet de votre bonté.

GIRODIER, *à part.*

Ah!... il vient bien à propos, par exemple! (*haut.*) Eh bien! M. Bardou?

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Que dites-vous de cela?

M. BARDOU.

J'y perds mon latin! toutes mes idées sont bouleversées et confondues.

GIRODIER, *au portier.*

Qu'on fasse entrer.

M. BARDOU.

Enfin, nous allons donc le voir, cet infâme scélérat!

GIRODIER.

Oui, mais en vous tenant à l'écart, pour ne pas gêner ses aveux, et me donner le temps de le reconnaître.

M<sup>me</sup> COURTOIS, *montrant la porte du cabinet.*

Ici, M. Bardou!

TOUS.

AIR : *De Rossini.*

Quelle aventure!

Ah! je le jure,

Je n'en puis encor revenir!

• Mais, je l'espère,

Dans cette affaire,

Tout va bientôt se découvrir.

( *Madame Courtois et M. Bardou s'éloignent, et se tiennent tous deux à la porte du cabinet; ils y entrent après la reprise de l'air.* )

## SCÈNE X.

LES MÊMES, ANATOLE, *enveloppé dans un vieux garrick, et portant un chapeau trop grand pour lui, qui lui couvre les yeux.*

ANATOLE, *entrant par la porte du fond, et paraissant agité.*

C'est une horreur ! une injustice infâme !  
Ça ne peut pas se terminer ainsi !  
Moi qui jamais n'ai mérité le blâme,  
Comme un coquin, on me conduit ici.

TOUS.

Quelle aventure !  
Etc.

GIRODIER.

Jeune homme ! pas d'emportemens !

ANATOLE, *le regardant.*

Ah ! mon dieu ! c'est mon farceur.

GIRODIER, *étonné.*

C'est mon huissier !

ANATOLE.

Que je devais mener en prison !

GIRODIER, *riant.*

Qui vient d'y passer la nuit ! mon cher compère, expliquez-moi donc ?

ANATOLE.

Je m'étais trompé de chapeau, je revenais chercher le mien,

Il y avait un voleur dans le quartier, on m'a pris pour lui, parce que j'avais encore mes fausses moustaches.

GIRODIER.

Pour un huissier, c'est un pas de clerc qui peut compter!...

ANATOLE.

Oui, mais à présent je vas faire du tapage.

GIRODIER, *l'entraînant sur le devant de la scène.*

Imprudent!... parlez plus bas, on nous écoute.

ANATOLE.

Qu'est-ce que ça me fait?... D'abord, comment vous trouvez-vous ici, vous?

GIRODIER.

J'y suis venu tout exprès pour vous sauver.

ANATOLE.

Ah! bah! vous avez voulu me mystifier, parce que je suis votre rival auprès de Mademoiselle Bardou!

GIRODIER.

Non, ma parole d'honneur.

ANATOLE.

Mais c'est à moi que vous allez répondre, car vous savez sans doute que je suis nommé secrétaire du commissaire?

GIRODIER.

O ciel! en voilà bien d'une autre! quoi! cette lettre adressée à madame Courtois, par son mari?...

ANATOLE.

Etait dans ma poche depuis hier matin; j'attendais que mon huissier eut trouvé un autre clerc pour me remplacer, avant de me présenter ici, mais, arrêté cette nuit...

GIRODIER.

Vous l'avez envoyée du corps-de-garde?

ANATOLE.

Avec d'autres papiers qui prouvent que je ne suis pas un voleur, Monsieur!

GIRODIER.

J'y suis, maintenant; Votre affaire s'explique, *(A part.)*

*Le Farceur.*

et la mienne se complique; il faut s'en tirer à tout prix!  
(haut) Ecoutez, nous avons déjà fait des farces ensemble?

ANATOLE.

Oui.

GIRODIER.

Si je vous ai remplacé ici, vous m'avez remplacé là-bas,  
ça revient au même; soyons amis tous deux.

ANATOLE.

Qu'est-ce que ça me rapportera?

GIRODIER.

Et je vous fais épouser mademoiselle Bardou.

ANATOLE.

Se peut-il? ô amour!... ah! j'oublie la prise de corps, la garde, le violon, je reste chez mon huissier, je vous donne la place de secrétaire, et dix jours de délai pour votre lettre-de-change, si vous me procurez un si grand bonheur... domestique.

GIRODIER.

L'ai-je bien entendu! ainsi une plaisanterie risquée me procurerait un emploi définitif! à présent laissez-moi agir, dites toujours comme moi, et embrassons-nous comme de véritables amis.

( Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre. )

M. BARDOU, sortant du cabinet avec madame Courtois.

Ah! miséricorde! que vois-je! il embrasse le voleur!

GIRODIER.

Calmez-vous, M. Bardou, tout est éclairci, il n'y a jamais eu de voleur chez vous, regardez Monsieur, et vous le reconnaîtrez pour un galant homme.

M. BARDOU, le regardant.

Comment! c'était le clerc d'huissier! il avait donc changé de visage?

GIRODIER.

Sans doute, puisqu'il s'était fait Turc.

M. BARDOU.

Je ne comprends pas?

GIRODIER.

C'est ce qu'il faut.

ANATOLE, *bas à Girodier.*

Qu'est-ce qu'il veut dire ?

GIRODIER, *de même.*

Ça ne vous regarde pas. (*haut.*) M. Bardou, avez-vous connu l'amour ?

M. BARDOU.

Jamais.

GIRODIER.

Alors, ça ne m'étonne plus. (*montrant Anatole.*) Cet infortuné est violemment épris de votre nièce !... Véronique partage sa passion ! et vous avez été sourd à leurs vœux, M. Bardou !...

ANATOLE.

On m'a défendu les soupirs, et l'on m'a chassé de la maison...

M. BARDOU.

Il m'était bien permis...

GIRODIER.

Savez-vous ce qu'un amant exalté peut entreprendre ! un nupt était sur le point d'avoir lieu ! votre nièce est compromise, et vous ne pouvez plus refuser de lui donner son séducteur pour époux.

M. BARDOU, *prenant Anatole par la main, et l'amenant près de lui.*

Répondez, Monsieur ; est-il vrai que vous ayez porté le trouble et la séduction dans mon domicile ?

GIRODIER, *bas à Anatole.*

Dites que oui.

ANATOLE, *embarrassé.*

M. Bardou, il faut d'abord distinguer...

M. BARDOU.

Et ma nièce Véronique était complice ? (*à Anatole.*) Ainsi, Monsieur, vous êtes capable de tout ?

GIRODIER, *bas à Anatole.*

Dites que oui.

ANATOLE.

Oui, Monsieur.

M. BARDOU.

Et votre petit air calin n'est qu'une enseigne trompeuse?

( *Girodier lui fait un signe affirmatif.* )

ANATOLE.

Pas autre chose.

M. BARDOU.

Mais au moins, reconnaissez-vous vos torts? en rougissez-vous, misérable?

ANATOLE.

J'en rougis... parfaitement.

M. BARDOU.

Eh bien, alors, devenez l'époux de ma nièce, puisque les choses ont été trop loin pour vous la refuser.

ANATOLE, *lui sautant au cou.*

Ah! mon oncle!... M. Bardou! vous m'ennivrez de félicité!

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, J. HIROUX, UN PIÉMONTAIS, conduisant un ours; plusieurs hommes du peuple, criant: chez le commissaire! chez le commissaire! BEAULARD, les empêchant d'entrer.

BEAULARD.

Mais je vous dis que vous n'entrerez pas.

HIROUX.

Si, vieux roquet, j'entrerai, et la bête curieuse aussi.

GIRODIER.

Que veut tout ce monde-là?

HIROUX.

Mon magistrat, c'est encore moi ; je n'ai pas de rancune, je vous amène des pratiques.

GIRODIER.

Qu'avez-vous donc fait ?

HIROUX.

J'ai fait rien, jamais accusé, moi, toujours plaignant . . . . En sortant d'ici, j'allais me consoler chez un marchand de vin quand cet animal-là m'a poussé contre une boutique où que j'ai cassé un carreau de quarante sous, sans vous offenser . . . .

GIRODIER.

Alors, faites avancer les prévenus.

( *Beaulard amène l'ours et le conducteur.* )

LE PIÉMONTAIS.

Ah ! mon doux podestat, vi êtes trop juste per condamner un pauvre étranger qui travaille sur les places publiques.

HIROUX.

Mon commissaire, ne vous laissez pas attendre par ce qu'il gazouille en charabia. Nous avons eu des difficultés ensemble, et il m'a mis mon espencer tout en loques.

LE PIÉMONTAIS.

Monsieur a jeté oune pierre à la figure de mon compagnon.

GIRODIER.

Ce qui l'a irrité et a pu le faire sortir de son caractère naturellement doux.

HIROUX.

J'ai rien jeté du tout.

LE PIÉMONTAIS.

Si, Signor.

HIROUX.

Si, Signor ; t'as beau parler allemand, va, vilain sauvage ; fin finale, il gnia eu un habit de déchiré, un carreau de décousu ; je demande cinquante écus pour tout ça.

TOUT LE MONDE, étonné.

Ah ! ah !

LE PIÉMONTAIS.

Cinquante écus ! autant vous donner mon camarade per acquitter l'amende.

HIROUX.

Quoi que vous voulez donc que j'en fasse ?

BEAULARD.

Des bonnets de grenadier.

LE PIÉMONTAIS.

Tenez, prenez-le.

( *Il le poursuit avec son ours.* )

HIROUX, se sauvant.

Ah ! gueusard, tu veux faire dévorer un citoyen par ta bête féroce. ( *Il se met derrière le bureau.* ) Mon honnête commissaire, je me mets sous votre abri ; quoi que vous décidez ?

GIRODIER.

Je décide que le prévenu, ayant agi sans discernement et sans préméditation, est renvoyé de la plainte.

TOUS.

Bien jugé !

( *Le Piémontais sort avec son ours.* )

HIROUX.

Comme ça, je n'aurai rien ? .. V'là de la belle justice, ma foi ! .. on en parlera dans tout l'univers, à plus de six lieues à la ronde. C'est vrai, on ne peut pas avoir d'argent, ici ; v'là les hommes, les v'là, parce qu'on n'est pas riche, pas négociant, pas bien mis ; rien !

GIRODIER.

Allons, taisez-vous, et sortez.

HIROUX.

Je veux pas, moi, je veux attendre un autre commissaire.

( *Il va s'asseoir devant le bureau et s'endort.* )

GIRODIER, à madame Courtois.

Maintenant, Madame, ma tâche n'est pas encore finie ; il me reste à vous faire subir un interrogatoire. . .

M<sup>me</sup> GOURTOIS.

A moi ? . . .

GIRODIER.

Croyez-vous que je suis capable de remplir la place que j'ai occupée depuis ce matin ?

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Vous ne l'auriez pas que je la demanderais pour vous.

GIRODIER.

Convendez-vous enfin que, placé dans des positions difficiles, je puis prouver que l'esprit et la gaieté ne sont pas toujours incompatibles avec les emplois.

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Vous en fournissez l'exemple.

GIRODIER.

Eh bien ! alors, Madame, je n'hésite plus, et je vais vous révéler un grand secret ; apprenez que celui dont on veut bien approuver ici la raison et la bonne conduite, n'est pas autre chose que...

## SCENE XII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, BEAULARD, *qui est sorti pendant la scène dernière.*

BEAULARD, *annonçant.*

Monsieur le commissaire, y descend de voiture.

GIRODIER, *à part.*

Le commissaire!... grands dieux!... serais-je destitué!  
(*à tout le monde.*) Silence!

AIR : *Clic, clac, tout roule dans ce monde.*

Parlons bas, voici le commissaire,  
Je reste saisi, je tremble, et je ne dis plus rien;  
Devant lui va s'éclaircir l'affaire,  
Et par votre appui, peut-être que tout ira bien.

TOUS.

Parlons bas, voici le commissaire,  
Il reste saisi, tremblant, et ne nous dit plus rien ;  
Devant lui va s'éclaircir l'affaire,  
Et par notre appui, peut-être que tout ira bien.

BEAULARD.

Le voilà.

( *Tout le monde regarde avec curiosité ; J. Hiroux, en dormant, renverse le bureau ; le rideau tombe.* )

FIN.